

Le décor de l'âme

par Pascal Desmoulains

Saluez le retour de Boris Schreiber après sept années d'un trop long silence ; le saluer pour ce livre déjà qualifié de livre d'une vie, de livre de vie car il donne sens au chaos.

Joël – ou Boris – fuit la dimension simple de la vie et erre, ou plutôt habite « sur les bords de sa vie ». Hanté par l'extermination de sa famille, massacre causé à la fois par la défaite et la sienne propre, il est cet « être de vertiges, de gouffres » car les « médiocres d'aujourd'hui confondent les bobos et les abîmes. N'est pas chancelant qui veut ». Joël semble l'être, écorché vif comme perdu sur le boulevard de sa vie ; comme immobile. « Nous sommes immobiles dans la poussière continentale. Où mène-t-il, le boulevard infini, sinon vers les hautes pressions qui nous aspirent ? (...) Boulevards sans air. Et sombrent les impressions de l'Est, les courses folles dans le libre espace, les solitudes sous les étoiles. Seuls les vacarmes, les trams, la foule continuent ». Immobile, Boris – Joël – court vers l'origine, son salut, son enfance, son berceau, son nom. Mais « un nom vide n'est rien ». Sur le boulevard, Joël – nom d'emprunt – remplira son vide « par le vide d'autrui ». Immobile car infirme.

« Infirmes ! Je ne suis pas Dieu pour donner un nom. Les noms, les mots, gluants d'avoir servi à tous. L'arôme paradisiaque a-t-il un nom ? » dit-il, « seul l'ennemi a un nom, qu'il cache ». A Vienne, il « mâche des souvenirs vidés ». « A qui, à quelle figure issue de mon silence confier que la ride signe le temps, le temps l'homme, l'homme la té... la tétter... la terreur ? Rien n'est pire que d'éloigner la mort pour rapprocher son ombre ». Cette pensée bègue, Joël aspire à la détruire comme l'on rêve « impopo » de tuer Dieu, à rejoindre cette enfance qui semble l'attendre et alors, alors seulement « les bégalements cesseront ».

Dans ce décor de l'âme qu'est cet extraordinaire, cet inimitable roman, Joël-Boris « au lieu d'atteindre le désert et mériter la manne (...) attend la manne en se désertifiant ».

Manés, le devin charlatan rencontré inéluctablement et son livre – nouvelle Bible écrite pour « raser l'oubli » car « l'oubli serait intolérable. L'oubli pousse toujours sur les crimes, les massacres, les charniers. Ces charniers... Monsieur, voilà le terreau rêvé de l'oubli – seront peut-être le salut attendu. « De ma vie, je ne peux sauver que mon nom ; pour le sauver je n'ai que votre Bible » implore Joël, qui désire tant être immortel pour qu'on sache qu'il est mort, pour repousser enfin ces images terrifiantes et en cela magnifiques : « La terre, ses déserts qui se craquellent, ses glaciers qui se crevassent, la peau qui laisse pénétrer le temps ».

Quand Manés donnera son accord pour inscrire le nom de Joël dans ce livre sacrilège – sacrilège car « prolongeant la parole de Dieu » – il s'investira d'une mission : celle de poursuivre, avec trente années de retard, des criminels de guerre jusqu'en Amérique du Sud, ceux au rêve du Dieu assassiné.

Vengeant la mémoire, « l'infini a sa place sur terre ». Mais, « si Dieu crée les choses, l'esprit du mal en dresse les plans ; c'est le partage. La vie. L'azote et l'oxygène » et « le plan des choses gît sous les choses », dit Joël.

Il ne pourra juger, assumer la vengeance. Échec du missionnaire. Est-il à la hauteur de son nom ?

Survivra-t-il à son nom ?

« Impopo ». Le mal est déjà dans le berceau.

« – Qui lira cette Bible ?

« – Les siècles qui n'auront pas cent ans »,

répond Schreiber.

Le livre de Manés, le livre de Boris sont écrits pour « cicatriser les massacres ». L'un et l'autre ; croisade de vie contre la mort, bouclier de Beauté et d'Amour transfigurés contre l'esprit du mal qui s'engouffre dans les fissures de ce siècle et nous entraîne inéluctablement vers les abîmes. Phrases

profondes, difficiles, dangereuses même car « elles englobent trop de choses ; on ne les comprend pas », du propre aveu de leur auteur. Mais Joël ou Boris ne peuvent voler bas ; ils volent au contraire *souterrainement* et creusent ainsi un sillon sous ces « choses » que n'accompliront que nos morts.

Livre de l'inéluctable. Livre comme un cantique d'une poésie parfois insoutenable.

– Qui lira ce livre ?

– Ceux qui finiront ce siècle, quelles que soient les cicatrices.

La Descente au Berceau, par Boris Schreiber. Luneau-Ascot éditeurs. 435 pages, 119 F.